

Sur l'étude des relations raciales

1. Introduction

L'homme, en maints endroits et de maintes façons, est confronté à des problèmes de relations raciales; aussi, s'explique-t-il qu'on trouve plusieurs ouvrages dans lesquels un auteur cherche à rendre intelligible ces réalités. Cependant, une grande proportion de ces écrits n'arrive à saisir que trop superficiellement la problématique qui enveloppe les rapports raciaux. Or, pensons-nous, cela tient au cadre épistémique positiviste à partir duquel, le plus souvent, on parle de la chose. C'est ce que nous nous sommes proposé d'illustrer dans ce travail. Seulement, nous n'en sommes pas resté là. En effet, nous avons cru bon, tout au long de notre texte, de signaler la complexité dans laquelle surgit une relation raciale. C'est ainsi que, plus qu'une critique du positivisme en relations raciales, notre intervention se veut aussi une contribution pour une définition générale de ces relations.

Pour arriver à nos fins, dans un premier temps, nous avons cherché à distinguer les études sur la race de celles sur les relations raciales en notant qu'elles n'ont rien à voir l'une avec l'autre; dans un second temps, nous avons voulu montrer en quoi peuvent résulter les recherches positivistes sur les rapports raciaux; enfin, de plein front, nous nous sommes efforcé d'élucider la complexité de ces rapports et, par la

même occasion, nous avons voulu indiquer en quoi devait consister, dans les grandes lignes, l'explication de chacun d'eux.

2. Le concept de race et l'étude des relations raciales

L'étude de la race, en tant que telle, ne relève pas de la problématique des relations raciales. Le chercheur qui étudie la race essaye de déterminer (pour des fins idéologiques ou scientifiques; par des moyens plus ou moins chimériques, plus ou moins recevables) ce qui est spécifique et inhérent à un groupe social en insistant sur l'aspect race (biologie, culture, comme on voudra). Celui qui analyse les relations raciales tente de dégager les rapports entre deux (ou plusieurs) groupes sociaux à la fois liés et opposés l'un à l'autre, occupant chacun une place particulière dans un système qui enveloppe chacun d'eux et tenant cette place à cause d'une certaine affirmation idéologique (idéologie ne signifie pas duperie) raciale (plus souvent raciste); celui-ci a beaucoup plus affaire avec la relation qu'avec la race (1).

Dans la perspective des relations raciales, la seule réalité raciale qui peut être susceptible d'intéresser le chercheur est celle qui sera posée à l'intérieur d'un groupe (ou d'un ensemble de groupes) considéré. C'est-à-dire que l'idée raciale n'a de réalité et de sens, positivement ou négativement, que par et pour un groupe social ou un ensemble de groupes sociaux. Pour que socialement apparaisse une réalité race, il faut ou bien qu'un groupe se constitue de lui-même en s'affirmant intérieurement, ou bien soit constitué extérieurement en tant qu'il est affirmé, malgré lui, par un autre groupe ou, encore, en même temps, s'affirme et soit affirmé (pas nécessairement sous le même rapport); évidemment, dans chacun de ces cas l'affirmation sera raciale. Ce qu'il faut voir ici, c'est qu'une étude sociologique de relations raciales n'est pas conditionnée par des expériences scientifiques - sur les gènes par exemple - qui ne relèvent pas de son objet - les données scientifiques sur la race ne devraient être considérées que dans le cas où un groupe racial les reprendrait pour se constituer ou constituer un autre et, ainsi donner sens à son univers. L'affirmation raciale est toujours particulière à un

ensemble social; elle est donnée par lui seul. Dans la problématique des relations raciales, il n'y a pas d'universel ou de naturel race (pas plus que le racisme n'est un phénomène naturel ou universel). Cela signifie qu'une étude objective d'un contenu race qui exclurait des agents sociaux sera à peu près dénuée d'intérêt. Il est même inutile, pour l'étude des relations raciales, de distinguer l'ethnique du racial, de présenter un ethnique culturel (ou acquis) et un racial plus ou moins génétique (ou inné). Ce qu'il faut savoir dans une relation, c'est comment la race est pensée, pourquoi elle est pensée et pensée telle, quel est l'effet de la pensée sur la relation et de la relation sur la pensée. Si l'on tient cela, on tient l'explication d'une relation raciale.

Cela dit, voyons maintenant comment des auteurs qui font autorité en la matière arrivent, eux, à parler de la question.

3. Positivismes et relations raciales

Un des thèmes débattus par ceux qui sont préoccupés par les relations raciales est celui du droit de cité des études sur la question. Ceux qui veulent convaincre de l'inutilité de ces recherches jugent que les questions raciales ne sont qu'un sous-ensemble d'une problématique plus ample, perçue comme plus fondamentale, qui seule mérite d'être analysée, qui seule est apte à rendre compte de la place qu'occupe une race dans un système. Pour ceux qui insistent sur la nécessité de ces études, les travaux des autres apparaissent comme insatisfaisants, laissant toujours dans l'ombre une réalité raciale inexpiquée. Considérons plus en détail.

Les premiers accorderont que dans les rapports raciaux on retrouve des groupes qui sont effectivement opposés les uns aux autres; ils accepteront même le fait que ces oppositions puissent être raciales. Ce dernier cas, cependant, sera décrété accidentel en raison de la nécessité universelle théorique de l'opposition (entre les classes par exemple). Aussi, les races n'occuperont leur place qu'en tant qu'expressions singulières d'une totalité qui les recoupe. Des thèses parmi les plus positivistes visent ainsi à disposer les races selon un schéma de stratification sociale. Mais peu importe le but de ces

opérations, l'échec est patent. Des individus de race identique arrivent toujours à s'échapper des totalités dans lesquelles le théoricien a voulu les enfermer - par exemple, aux Etats-Unis, tous les ouvriers ne sont pas noirs, tous les noirs ne sont pas de la strate inférieure. Le fait race n'est pas réductible à des catégories théoriques généralisantes. Dès qu'on tente de comprimer une race dans ces catégories, on est surpris par de malheureuses exceptions qui bafouent l'hypothèse. Sur ce point, donc, il faut donner raison aux seconds. En concédant que toute relation raciale résulte d'une opposition entre des groupes sociaux, que toute opposition entre des groupes sociaux n'est pas raciale, il faut reconnaître que les relations raciales demandent un statut particulier. Plus, il ne semble pas possible de dire qu'une opposition raciale puisse avoir d'explication en dehors d'elle même.

Devant cela, les seconds poussent l'investigation. Ceux-là ont même respiré (le plus souvent) l'atmosphère de subjectivité et d'idéologie que renferme la race. Car, en effet, il n'y a pas de relation raciale sans un élément d'opinion raciale. Mais on connaît la répugnance d'un certain objectivisme et d'un certain matérialisme pour la subjectivité ou pour l'idéologie. Pour eux, ce ne sont jamais que des reflets inessentiels, mensongers ou faux d'une réalité plus profonde dont le rapport au connaître n'est jamais accessible, pourvu qu'on fasse parler le réel, qu'à une science objective. Probablement aussi la présence de la subjectivité dans les relations raciales a-t-elle rebuté plusieurs esprits pudibonds. Soit dit en passant, on oublie trop souvent qu'il n'y a que le sujet qui pense, on oublie peut-être trop souvent aussi que la subjectivité peut se prêter à une analyse qu'ils appellent objective. L'écart de principe entre subjectivité et objectivité émane d'une espèce d'adulation mystique de l'objectivité (et de la science même) qui fait perdre de vue non seulement le fait que toute pensée soit humaine, soit le produit d'un sujet, mais aussi que l'une et l'autre ne relèvent pas de la même problématique. L'objectivité découle d'un processus par lequel un énoncé, nécessairement subjectif, trouve sa vérité en dehors du sujet individuel dans un éventail de créations subjectives. Elle ne s'oppose pas, comme son contraire, à la subjectivité.

Or, c'est dans ce monde de la positivité que plusieurs, parmi ceux qui fouillent les relations raciales (et qui ne sont pas les moins écoutés), évoluent. Une formule comme celle de Pierre L. van den Berghe: "Class, ethnicity and race... each of them must be looked at in both subjective and objective terms" (2), dérive de l'ambiguïté dont nous parlons. On ne peut pas étudier ces trois réalités en termes objectifs ou subjectifs. On aurait dû lire que le chercheur essayera d'être le plus juste (le plus objectif, si l'on veut) possible et, cela, même dans les circonstances où il s'agira de pénétrer dans la subjectivité pour mettre en lumière son importance. Mais, on le voit tout de suite, un tel avertissement serait beaucoup plus louche que rassurant. Enfin! Comment un chercheur peut-il vouloir parler en termes subjectifs? C'est d'une étrangeté qui fait bien sentir le mystère dans lequel s'exécute l'auteur.

La littérature sur la problématique des relations raciales entretient quelques fois une autre obscurité qui concerne à la fois la démarche théorique et l'objet de la théorisation: elle ne voit pas très clair dans son positivisme et ce même positivisme l'empêche de définir précisément ce qui est recherché. Cela nous est paru manifeste chez Ernest A.T. Barth et Donald L. Noel dans leur article baptisé "Conceptual Frameworks for the Analysis of Race Relations: An Evaluation" (3). Ces auteurs, sans même s'interroger sur la particularité de l'objet, sans même se préoccuper des exigences d'un objet relations raciales, entreprennent de faire la synthèse des théories sur la question.

Pour eux, il y a différentes approches possibles aux problèmes de relations raciales. Ils parlent d'interaction, de cycle, d'équilibre, de conflit, de consensus... Evidemment l'analyse de chacune de ces facettes peut s'avérer profitable. Mais ce qui est intéressant dans le propos tenu par nos auteurs, c'est que ces facettes nous sont offertes quasiment comme des champs paradygmiques. D'où l'idée d'une synthèse, d'un dépassement, d'ailleurs. Nous serions devant des modèles d'analyse ("conceptual frameworks") coupés les uns des autres non pas seulement par l'objet de la théorisation, mais par le procédé même de théorisation. Or, ce qui est étonnant, c'est que toutes les analyses considérées sont en fait des champs

d'investigation positiviste. En effet, tous ces travaux ne varient que par l'objet étudié. Ce qui diffère d'une enquête à l'autre, c'est la variable dépendante. Chacun des auteurs prélevés par Barth et Noel privilégie hypothétiquement une variable (nous devrions dire un symbole) à une autre: le conflit, le consensus, le cycle, etc. Mais il n'y a, pas d'une analyse à l'autre, d'incompatibilité théorique. Même le marxisant oeuvre positivement: il enquête sur la variable conflit. Puisqu'il n'y a pas d'incompatibilité théorique entre les thèses recueillies, le but de l'entreprise de nos auteurs ne devrait pas être une théorie des théories mais bien plutôt un recueil encyclopédique. C'est bien ainsi, du reste, que se termine le relevé. Le projet aboutit à une juxtaposition de données. Le positivisme est ainsi puni par où il a péché. Le positivisme n'a pas su se retrouver en l'autre et n'a pas su révéler que l'autre est incapable de discuter des relations raciales autrement que par des vécilles - appelées symboles.

Si on étudie le degré de consensus (le conflit, l'interaction...) entre deux groupes raciaux, on étudie le degré de consensus (le conflit, l'interaction...) entre deux groupes raciaux. Point. On n'étudie pas une relation raciale. On étudie positivement un symbole qui doit représenter la relation raciale parce que l'auteur le veut; sans compter qu'on atteint ce symbole lui-même à travers des indicateurs ainsi que le veut la méthode durkheimienne.

Il n'y a pas à chercher à combiner des méthodes qui font la même chose. La différence entre $2x + 3x = 5x$ et $3y + 4y = 7y$ ne concerne pas la technique d'addition mais les éléments additionnés et la quantité de données sur chacun d'eux. D'autre part, la perception d'une multitude d'approches, telle qu'imaginée par nos auteurs, tient beaucoup plus de la fiction et de la confusion que de la réalité. De fait, il faut bien voir dans l'esprit des synthétiseurs une démocratie savante qui cadre bien avec l'âme libérale du positivisme.

C'est encore ce positivisme qui fera dire à Michael Banton, auteur renommé, que le marxisme est une manière d'aborder les relations raciales par la voie de l'idéologie (4)

- le marxisme est, pour lui, un champ théorique qui étudie l'idéologie. Banton, dans son célèbre bouquin, Sociologie des relations raciales, après avoir passé en revue deux approches aux relations raciales: par l'idéologie et par l'attitude (deux variables dépendantes), conclut qu'il faut maintenant et désormais nous interroger sur les relations raciales! Il le fait en postulant que la discrimination, qui est la clef de voûte aux rapports raciaux, selon lui, doit retenir notre attention. Or, en postulant une nouvelle variable, il reste dans la pratique de ceux qu'il a imaginés et crus dépasser.

Banton, plus loin, en arrivera à dévoiler l'explication suprême aux problèmes de relations raciales; la lumière prend la forme d'une typologie. Or, la compréhension d'une chose n'est pas une typologie de ses sous-choses. Il n'est pas même certain que la création de types oriente convenablement et n'induisse pas dans l'erreur les chercheurs. Une typologie n'est jamais qu'un résultat obtenu à partir d'abstractions et de comparaisons qui ne retiennent de la réalité que ce qui est utile à la typologie. On n'a rien compris à la baleine et à l'homme quand on les catégorise mammifères sinon qu'ils ont tous les deux des mammelles.

Le positivisme, donc, parce qu'il ne peut rien comprendre du monde que ce qui se dégage dans un lien de cause à effet, parce qu'il délimite ainsi a priori un champ de ce qui est accessible à la science dans le réel, peut-être aussi parce qu'il est animé (bêtement et marginalement, diront certains) de la confusion subjectivité-objectivité mais certainement à cause de sa philosophie de la connaissance importante et de sa conception du rapport entre l'être et le connaître, a de la difficulté à rendre compte d'une réalité aussi complexe que celle des relations raciales telle que nous l'avons effleurée au début de cet article. En tout cas, pour les sceptiques, le positivisme que nous avons rencontré ne devrait afficher que de modestes ambitions.

Plutôt que de se laisser subjugué par la méthode, peut-être sera-t-il plus fécond de se demander, d'abord, ce qui est visé par la recherche et de laisser, ensuite, s'aventurer l'analyse.

4. Pour une étude des relations raciales

Nous croyons qu'on peut affirmer sans risque d'erreur que toute relation raciale se manifeste en deux moments simultanés et dialectiquement liés; si l'un d'eux manque, on n'a pas affaire à une relation raciale. Premièrement, on retrouve une certaine opposition entre deux (ou plusieurs) groupes sociaux biologiquement capables de se reproduire. Deuxièmement, en intériorité, on aperçoit une certaine intelligence de la race. Or, toute analyse de rapports raciaux devra pouvoir dégager ces deux moments et la relation de l'un à l'autre. Faire autre chose, ce n'est pas s'attaquer adéquatement à une relation raciale. Il faut, bien sûr, expliquer pourquoi il y a opposition; mais il faut surtout développer les raisons qui font que cette opposition est raciale, et nous savons déjà que cette réponse se trouve (en partie pour le moins) consciemment ou inconsciemment dans la pensée des agents sociaux. Aussi, examiner une relation raciale, c'est se pencher beaucoup plus sur l'opposition raciale que sur l'opposition - et la différence est énorme.

Nous n'avons pas à reprendre ici tous les travaux qui ont déjà été réalisés pour divulguer la multiplicité des oppositions qui traversent les rapports sociaux. Maints tiers objets, maintes consciences de soi finissent par diviser, selon une infinité d'arrangements, des groupes entre eux. Reste que toute opposition n'est pas raciale. Dès le moment où intervient la race dans l'opposition, c'est que survient un rapport entre des consciences et un réel. C'est bien ce rapport que le chercheur doit mettre en lumière. Or, dès lors qu'intervient la nécessité de l'étude d'une conscience, s'impose la nécessité d'une analyse socio-historique; car toute conscience est un produit socio-historique qui, en retour, produit un social et une histoire. Scruter une relation raciale, ne peut donc être qu'explorer une situation dans laquelle on rencontre des groupes sociaux qui se différencient les uns des autres comme consciences raciales produites et productives, en constituant leur différence (invention ou inventaire, mais toujours pensée concrète), et qui, grâce à la constitution, s'opposent.

L'originalité d'une analyse des rapports raciaux, dans l'immense territoire des rapports sociaux, vient de ce que l'opposition est une racialisation sigulière; cette analyse doit ainsi considérer le jeu complexe d'une humanité à un environnement.

Nous en sommes donc à dire qu'il est requis d'étudier le rapport que des consciences collectives entretiennent entre elles dans un mouvement de racialisation. Cela, tout de même, ne signifie pas qu'il faille se contenter, à la manière des positivistes, d'observer le comportement ou l'attitude des acteurs sociaux, de fabriquer des tests pour capter objectivement la psychologie de ceux-ci. Cela ne veut pas dire, non plus, que notre objet d'étude doit être l'idéologie, le savoir exprimé par diverses organisations sociales. Cela signifie qu'il faut découvrir pourquoi, dans des conditions concrètes particulières, donc fluctuantes, un groupe social se constitue comme race particulière et constitue un autre de la même façon. Une relation raciale présuppose ou bien une incompatibilité dans les perceptions de la réalité, ou bien la perception de l'insuffisance d'un réel; d'où, dans chacun des cas, s'ensuit la nécessité de la constitution non seulement de groupes oppositionnels mais de tout un ensemble social. Puisqu'elle est une forme d'humanisation, une réalité raciale n'est jamais finie, n'est jamais définitivement constituée, n'est jamais production à sens unique d'un social; elle est aussi mouvante que l'existence réelle. Cela ne laisse pas beaucoup d'espace à l'investigation positiviste.

L'important dans l'étude des relations raciales, c'est de montrer très précisément pourquoi ce qui a rendu nécessaire l'opposition s'est exprimé sous la forme d'une opposition raciale. C'est une chose de parler de la nécessité de l'opposition; c'en est une autre de passer à la nécessité de l'opposition raciale. Dans l'étude des relations raciales, ce n'est pas le réel objectif, de l'économiste par exemple, qu'il faut élucider, c'est aussi le réel perçu par ceux qui "racialisent". Faut-il dire que cette perception est un savoir réel?

Puisqu'une relation raciale est partout traversée par la conscience, on ne peut étudier que des cas. Seulement, faut-il

L'UNIVERSITÉ DE QUÉBEC À MONTRÉAL / LAURENCE

rappeler qu'un savoir comme celui de la psychanalyse, même s'il a pour but de comprendre des cas, arrive tout de même à produire des lois générales? (Pour ceux que le mot conscience effraye encore, signalons que nous ne parlons pas de conscience abstraite mais bien de la pensée concrète d'un homme concret dans une situation concrète.) Comprendre une relation raciale, c'est saisir pourquoi des hommes ont été obligés de se rencontrer, de s'opposer dans une certaine cohabitation, de s'affirmer comme soi et d'affirmer un autre comme autre.

En résumé, le chercheur, pour rendre compte d'une relation raciale, devra construire le réseau dans lequel on retrouvera, dans une dialectique aux nombreux mouvements, une opposition et une cohabitation, la réalisation de cette coexistence oppositionnelle dans des constitutions raciales, le rapport entre ces constitutions et le réel qui distribue les groupes raciaux. Bref, la place de la race subjective dans une structure sociale et historique. On a compris, espérons-nous, qu'il ne s'agit pas d'une analyse wébérienne; nous ne devons pas tant comprendre les intentions des acteurs raciaux que la complexité des jeux entre la racialité et son milieu.

5. Conclusion

Les relations raciales sont des phénomènes complexes. Certes, elles s'inscrivent dans le vaste ensemble des rapports sociaux d'opposition, mais elles ne peuvent être comprises qu'en tant que racialisations particulières de la nécessité historique d'une opposition. Ainsi, elles procèdent d'un rapport entre une humanité et son milieu et c'est de là que provient leur complexité. C'est-à-dire qu'elles engagent de façon particulière la dialectique de l'être social au monde. Or, dans la mesure où ces relations sont une humanisation singulière de l'énorme problème qu'est celui de l'existence sociale, elles débordent infiniment l'abstraction abusive qui cherche à déshumaniser le social (et qui prétend lui être fidèle mais scientifiquement). Nous touchons là le fond: les relations raciales relèvent de la problématique de l'existence sociale et on ne peut en rendre compte que si l'on saisit ce

qui rend possible cette existence. Aussi, le but de l'analyse ne doit pas être de déshumaniser le phénomène pour des fins méthodologiques, mais bien de retrouver l'humain dans une lutte définie pour l'existence sociale.

Simon Laflamme

NOTES

- (1) Dans un autre ordre, toutefois, il pourra être intéressant de relever comment les questions sur la race sont reliées aux problèmes empiriques de relations raciales.
- (2) van den BERGHE, "Biological Perspective", in Ethnic and Racial Studies, vol. 1, no. 4, octobre 1978, p. 410.
- (3) BARTH, Ernest A.T. & NOEL, Donald L., "Conceptual Frameworks for the Analysis of Race Relations: An Evaluation", in Social Forces, vol. 50, no. 3, mars 1972, pp. 333-348.
- (4) BANTON, Michael, Sociologie des relations raciales, Paris, Payot, 1971, traduction de l'éd. anglaise de 1967.